

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES

DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

BALS. — Un contre-sens semble s'établir cet hiver dans les sociétés de Paris. En opposition au vide et à la langueur de nos salons français, la danse, la musique et la gaieté se sont introduites spontanément dans les cercles anglais; voire même la galanterie dont nos jeunes diplomates ont abandonné l'ini-

tiative aux enfans d'Albion. Nous en citerons, pour exemple, un bal charmant donné la semaine dernière par six jeunes Anglais qui, voulant associer leurs plaisirs et leurs hommages, réunirent dans une même fête tout ce qui leur plaisait et tout ce qui pouvait plaire. C'était un piquant assemblage d'intérêts particuliers et de plaisirs communs. C'était une charmante variété de cultes divers encensés dans un même temple dont il était permis à toutes les jolies femmes de se croire la divinité. Une idée aussi ingénieuse ne pouvait inspirer qu'une aimable exécution; aussi la fête fut-elle brillante, animée et nombreuse. Un ruban bleu décorait les chevaliers qui en faisaient les honneurs avec une grâce et un dévouement qui rappelaient les siècles de courtoisie, et les femmes de diverses nations qui s'y trouvaient confondues prouvaient que, pour plaire, elles peuvent avoir différens charmes, mais que la grâce et la beauté n'ont qu'une seule origine.

M^{me} la comtesse de C^{***}, dont les fils étaient des Amphitryons de la soirée, avait permis que ses salons y fussent consacrés: une excellente musique et une prodigalité de raffraichissemens de tous genres complétèrent toutes les recherches de cette charmante fête.

Le même soir M^{me} P^{***} donnait aussi un très-beau bal. Beaucoup de femmes y avaient des toilettes remarquables de fraîcheur. Les hommes y étaient en très-grand nombre, mais la plupart étrangers. On y distinguait plusieurs jeunes personnes excessivement jolies qui n'étaient point encore parues dans les sociétés de Paris.

— Une toilette très-distinguée se composait d'une robe en crêpe jonquille. Au-dessus de l'ourlet une broderie en petits dessins gothiques faite en petites perles de grenat. Ceinture pareille attachée sur le devant par deux longs bouts d'une espèce de ruban travaillé à jour en grenat, et terminée par deux gros glands. Une torsade de grenat bordant le tour des draperies du corsage faisait un effet charmant sur la poitrine. Avec ce costume, point de collier, et une coiffure en plumes blanches.

— Une robe en crêpe cerise avait pour ornement un rouleau de marabout blanc disposé comme un boa et entremêlé de petites boules d'or qui, attachées sur des fils flexibles et mouvans, dépassaient les brins des marabouts. Cette espèce



de boa était fixé à gauche sous la ceinture et venait s'arrêter sur le genou droit, sous un nœud de gaze cerise et or dont trois bouts flottaient sur l'ourlet. Une mantille de blonde entourait le dos, et une double rangée de haute blonde tombait sur les manches bérêts. La coiffure se composait de marabouts et de grappes d'or semées très-légèrement dans les coques.

— On porte au bal beaucoup de crêpe bleu, orné de bouquets blancs placés diagonalement sur le devant de la robe, ou un seul bouquet au-dessus du genou. Ce dernier genre d'ornemens est très-adopté sur toutes les robes de crêpe.

— Les robes en crêpe ou gaze blanche toute unie, mais d'une extrême fraîcheur, ayant de longues manches en blonde froncées autour du poignet, une mantille de blonde entourant le dos et les épaules, et un corsage drapé sur le devant, forment des toilettes de très-bon genre. Une riche Sévigné ou agrafe arrête le milieu des plis de la draperie, et toutes les coiffures de fantaisie peuvent s'y approprier.

— Nous avons vu aussi pour costumes de bal des robes en moiré rose ou blanc ornées de beaucoup de gaze blonde; des gazes satinées à effet très-riche portées sans garnitures; des tulles de couleur rose ou bleu, brodés en soie blanche et portés sur des dessous de satin de la nuance du tulle.

LA FILLE DE LA VEUVE

ET LE BRIGAND DE BOVINE.

La fille de la veuve a suivi le brigand de Bovine, celui qui désole depuis deux ans la Pouille, et qu'ils ont surnommé *le Roi des Monts*.

Elle l'a aimé sans le connaître, en le croyant un soldat déserteur menacé de la mort. C'est la pitié qui d'abord a touché son cœur; et d'ailleurs, la beauté et le courage du brigand sont célèbres, et la beauté et le courage plaisent aux jeunes femmes.

Elle l'a aimé sans le connaître, et lorsqu'elle l'a connu il n'était plus tems de s'en séparer.

Elle l'a suivi pour se dérober à la honte et au courroux de sa mère; maintenant elle erre dans les lieux sauvages fréquentés par les bandits; elle partage leurs fatigues, leurs périls: malheureuse fille! ton imprudence te coûtera cher!

Elle a donné le jour à un fils, un bel enfant qui lui ressemble. Elle l'aime, ce fils; il fait désormais toute sa joie; car le brigand a repris son humeur farouche, et son regard ne s'adoucit plus en s'arrêtant sur la jeune fille.

C'est que les soucis assiègent son ame et n'y laissent point de place pour l'amour. Sa troupe, si nombreuse et si aguerrie, est détruite; des soldats, venus de France, ont eu l'avantage en plusieurs rencontres, et les compagnons du chef ont péri. La trahison en a livré plusieurs, d'autres ont fui; sa tête, à lui, est estimée deux mille piastres; on les promet à qui pourra le tuer.

Quatre hommes seulement restent à ses côtés. Quatre! de soixante qu'ils étaient! résister maintenant serait imprudent et inutile. Ils gagnent à la hâte la dernière et la plus sûre de leurs retraites, poursuivis de près par leurs ennemis.

Les étrangers, heureusement, connaissent mal les chemins difficiles des montagnes; mais le moindre bruit peut les guider! La petite troupe marche avec précaution, ne prononce que peu de mots, tout bas et à de longs intervalles: l'enfant dort dans les bras de sa mère. Il s'éveille. « Paix! » dit le chef, d'une voix sourde et formidable.

La jeune femme pose sa bouche sur la petite bouche de l'enfant, l'appelle doucement des noms que savent les mères: « Mon fils! mon enfant! mon bel enfant! mon petit Ambrosio! » Elle voudrait lui faire comprendre le danger auquel il les expose; mais l'enfant ne comprend que la douleur et la faim qui provoquent ses cris.

« Qu'il se taise! reprend le chef, sa vie est moins précieuse que la nôtre!... qu'il se taise!... » La mère épouvantée le regarde, et ne peut croire toutefois à l'horrible crainte qui l'a frappée.

Et cependant les soldats étrangers ont entendu les cris de l'enfant; ils se dirigent d'après cet indice, qui est certain; car ils savent qu'une femme et un enfant sont avec le chef. Ils approchent! on entend leurs pas! les fugitifs vont être atteints, si un prompt silence ne fait perdre leurs traces à ceux qui les poursuivent! « Qu'il se taise! » reedit le chef.

Et l'enfant a cessé de crier, et le silence a succédé au bruit qui trahissait la marche des fugitifs.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 27. près le passage de l'Opéra
Coiffure Exécuted par M^{re} Nardin rue du Melder N^o. 27. Ornée d'herica de
chez Ponton rue de Richelieu N^o. 62. Robe en tulle brodée des M^{rs} J^{te} Anne
rue J^{te} Anne N^o. 46.

Pour sauver ses compagnons et lui, il a lancé son fils contre la pierre aigüe du rocher.

La jeune femme ne versa pas une larme : et le chef détourna la tête ; et ses compagnons baissèrent les yeux, tandis qu'elle relevait le corps de son enfant et qu'elle l'enveloppait d'un linge.

Elle le porta pendant quelques instans ; mais le chef lui ordonna de s'en séparer. Elle insista pour le porter jusqu'à un lieu sûr : elle eût désiré lui creuser une petite fosse qu'elle pût visiter de tems en tems ; mais le chef, importuné de cette vue, arracha de nouveau l'enfant de ses bras ; ses compagnons le déposèrent au pied d'un arbre, et couvrirent son corps d'un peu de terre.

La jeune femme ne pleura point encore. Le chef l'avait menacée de la traiter comme l'enfant, si elle le fatiguait de ses reproches : elle ne lui en adressa point.

Le soir, les bandits, accablés de fatigue, auraient voulu prendre un peu de repos ; mais aucun d'eux n'était certain de pouvoir résister au sommeil pour veiller à la sûreté des autres : la jeune femme offrit de faire la garde ; et, en effet, ses yeux rouges et enflammés n'annonçaient pas de dispositions à dormir ; elle prit des armes et se tint debout à côté des bandits couchés sur la terre.

Ils dorment. Elle regarde l'un d'eux, le meurtrier de son fils ; et elle pense à sa jeunesse innocente et heureuse ; à sa mère, qui peut-être est morte, et en la maudissant ; à son amour envié par tant de jeunes hommes, et que le brigand a payé de ses dédains ; elle pense à ces choses, et la haine remplit son cœur : la haine d'Italie ! sombre ! terrible ! comme les premiers feux du volcan. Elle pense surtout à son fils massacré dans ses bras. « Misérable ! et il n'a pas redouté ma vengeance ! A ce point il m'a méprisée !... » Elle rit alors, et l'arme qu'on lui a confiée est posée à une place sûre, bien sûre ! le coup part. L'explosion éveille les bandits ; mais la jeune fille fuit, en se cachant vers le lieu où sont les soldats étrangers, et ils n'osent la poursuivre dans la crainte de quelque embuscade.

Elle arrive auprès des soldats, demande à parler à leur commandant, et lui dit : « J'ai tué le brigand de Bovine, celui qui désole depuis deux ans la Pouille, et qu'ils ont surnommé

le *Roi des Monts*; la récompense promise pour sa tête m'appartient. »

Le commandant la regarde étonné, et les soldats se défient de cette femme qui réclame le prix d'une trahison : mais elle raconte sa terrible destinée et ils la plaignent.

Elle les conduit au lieu où elle a tué le brigand; on l'y trouve : ses compagnons avaient abandonné son corps pour n'être pas retardés dans leur fuite.

Les deux mille piastres sont comptées à la jeune fille; mais sa mère, à qui elle les destinait, n'en avait plus besoin; elle était morte, et peut-être en la maudissant !

L'un des soldats frappé de sa beauté, et tenté aussi par l'or qu'elle possédait, lui dit : « Tu es jeune, belle, courageuse, et tu sais te venger, sois ma femme; et ayons un fils beau et fort comme celui que tu pleures, qui te consolera de sa perte. »

Elle le crut, et devint sa femme; mais à la naissance de ce second fils qu'elle souhaitait, un affreux délire s'empara de ses sens; elle criait qu'on égorgeait son enfant sous ses yeux, et rien ne put rappeler sa raison; et depuis ce tems elle court en insensée à travers la campagne, creusant la terre avec ses doigts décharnés pour y chercher le corps de son premier-né.

La fille de la veuve a suivi le brigand de Bovine. Elle l'a aimé sans le connaître, et lorsqu'elle l'a connu, il n'était plus tems de s'en séparer.

M^{me} TERCY.

NOTICE SUR M^{me} DE SOUZA.

M^{me} de Souza, née Filleul, était veuve du comte de Flahault, qui fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire en 1792, et mère du général Flahault, aide-de-camp de Napoléon, lorsqu'elle épousa en secondes noces le baron de Souza-Bothello, ambassadeur de Portugal près le premier consul Bonaparte*. Cette dame, long-tems célèbre par les grâces de sa personne, la finesse de son esprit, et l'amabilité de son carac-

* M. le baron de Souza, à la fois diplomate habile et littérateur distingué, a élevé avant de mourir un monument bien digne de celui à qui il le consacrait : c'est sa belle édition in-folio de la *Lusiade* du Camoëns, son compatriote, faite à ses frais, et enrichie de ses propres notes.

tère, a pris un rang distingué parmi les auteurs de l'époque actuelle. *Adèle de Senange* a commencé et a fait sa réputation. Ce roman reposa agréablement les esprits de ces productions sombres, mystérieuses et convulsives alors importées de l'Angleterre; mais il ne dut pas le grand succès qu'il obtint à ce seul contraste : il le mérita par l'intérêt de l'action, l'ingénuité des caractères, la légèreté du style, l'art des développemens, enfin par la découverte de ces nuances fines, de ces sentimens délicats, de ces expressions du cœur, qu'une femme seule sait trouver. Les autres ouvrages qu'elle a successivement publiés ont toujours eu la plus grande vogue, et le tems n'a fait que confirmer le jugement qu'on en avait d'abord porté.

M^{me} de Souza excelle à retracer l'histoire d'un sentiment tendre, à le suivre dès sa naissance et dans ses progrès. Ce premier penchant du cœur, cet instinct secret et qui porte l'une vers l'autre, comme à leur insu, deux personnes faites pour s'aimer; cette espèce de pressentiment qui les éclaire sur leur passion; ces petites découvertes qu'elles font à chaque instant dans leur affection mutuelle; cette mystérieuse intelligence; ce langage muet de deux âmes qui se comprennent, se devinent au moindre signe; l'expression naïve et involontaire d'un sentiment long-tems caché, ou plutôt long-tems ignoré par celui qui l'éprouvait; le plaisir et l'effroi qui suivent cette subite révélation; les émotions tumultueuses qu'elle fait naître; l'espérance, la crainte, la confiance, la jalousie, toutes ces formes de la passion, si mobiles, si diverses, si vaporeuses, se reproduisent sous les pinceaux de M^{me} de Souza en traits d'une exquise délicatesse. Voilà en peu de mots le plan de tous ses ouvrages; mais si les sujets qu'elle choisit sont simples et environnés de ces incidens communs à toutes les existences, le tableau en est toujours ressemblant et vrai : jamais les pensées de M^{me} de Souza ne manquent de naturel; son style est toujours facile, abondant, un peu négligé peut-être, mais chez elle c'est souvent une grâce de plus.

Ses principaux ouvrages sont : *Adèle de Senange*; *Émilie et Alphonse*, ou *le Danger de se fier à ses premières impressions*; *Charles et Marie*, que quelques personnes préfèrent à *Adèle de Senange*; *Eugène de Rothelin*; *Eugénie et Mathilde*, *Mademoiselle de Tournon*; *la Comtesse de Fargy*.

THÉÂTRES.

VARIÉTÉS. — Ce théâtre vient d'offrir sous le titre *les Variétés en 1830*, une revue des personnages les plus saillans de l'année. D'abord on voit paraître la Censure que la Liberté enfonce, comme dit le niais obligé; viennent ensuite des solliciteurs, des militaires, les écoles de médecine, de droit et polytechnique, la garde nationale, Mayeux, le bossu de l'époque, le dey d'Alger avec sa sultane et son fils; une compagnie de Napoléons, tambour en tête; Joséphine; et Robespierre qui vient au bal sans y avoir été invité, enfin le dieu de l'Opéra, et ce dieu c'est Odry, avec une tunique, une per-ruque blonde, et une couronne de roses sur la tête.

La aussi la liberté est personnifiée, mais c'est une Liberté douce, gaie, franche; elle porte un chapeau de fleurs, telle que Béranger la peignit si gracieusement dans ses chansons:

J'ai toujours ri des préjugés politiques,
Et des rubans de toutes les couleurs,
Mais étrangère aux excès politiques,
Ma Liberté n'a qu'un chapeau de fleurs.

Les auteurs de ce tableau en vaudeville, sont MM. Rougemont, Brazier et de Courcy.

GYMNASE. — *Le Mariage mal assorti* est une nouvelle pièce où l'on trouve de l'esprit, du trait, du sentiment, du drame, du romanesque, du Scribe enfin. Elle prend sa place auprès du *Mariage de Raison*, du *Mariage d'Argent*, du *Mariage d'Inclination*, et même de *Philippe* qui n'est aussi qu'un mariage de convenance, et prouve le zèle d'un théâtre qui peut si souvent et si bien exploiter une même situation.

FAC-SIMILE DE TROIS LETTRES AUTOGRAPHES: 1^{re}, de CHARLES X (alors MONSIEUR), adressée à son fils, après son départ pour Bayonne en qualité de généralissime de l'armée d'Espagne; 2^{me}, du DUC D'ANGOULÊME au roi d'Espagne FERDINAND VII; 3^{me}, du ROI D'ESPAGNE au DUC D'ANGOULÊME. Suivies de quelques fragmens curieux également autographes. Extrait de la correspondance secrète, familière et politique d'entre tous les personnages, rois, princes, ambassadeurs, ministres et généraux français et étrangers qui ont participé à la guerre d'Espagne de 1823. Brochure in-4^o du prix de deux francs, qui paraîtra demain chez Dondey-Dupré, père et fils, rue St-Louis, n^o 46, au marais, et rue Richelieu, n^o 47 bis.

A en juger par son titre, cette petite publication nous promet des révélations d'un grand intérêt. Nous verrons bien.

A ce Numéro est jointe la planche 776.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N^o 46, au Marais